NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

53 Nº 3 1926

Exégèse catholique, exégèse protestante

Jean LEVIE (s.j.)

p. 166 - 184

https://www.nrt.be/fr/articles/exegese-catholique-exegese-protestante-3221

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Exégèse catholique, exégèse protestante

S'il est une vérité essentiellement catholique, c'est celle du Christ continué, achevé par son Église. Il est la tête, elle est le corps. Il vit en elle et, par elle, redit à chaque génération les paroles de l'Évangile, toujours les mêmes, mais adaptées aux circonstances nouvelles, manifestant de mieux en mieux, avec le temps, la richesse de leur sens, la plénitude de leur vie. S. Paul n'a pas craint de dire que le Christ était comme incomplet sans son Église, se complétait en elle.

Le protestantisme a séparé l'Église du Christ ; et dès lors il n'a plus compris l'Église : elle a perdu pour lui son unité intransigeante, son autorité absolue, sa sainteté unique ; mais dès lors aussi, il n'a plus compris le Christ : car les paroles du Christ n'ont leur sens plein que comme dites à une Église, qui doit les garder, les expliciter, les

synthétiser. Considérées comme le langage d'un isolé, parlant un jour à des isolés, elles deviennent partiellement inintelligibles, disparates, contradictoires. Le protestantisme, ne parvenant plus à interpréter parfaitement le Christ en dehors de l'Église, en vient à méconnaître sa transcendance divine, à ne plus trouver en Lui qu'une âme idéale, aux intuitions élevées et profondes, mais incomplètes et fragmentaires, qu'un initiateur de génie, mais dépassé par le mouvement qui naquit de Lui. Le protestantisme aboutit de plus en plus au rationalisme.

L'Église catholique, elle, revendique hautement le privilège d'avoir, seule, l'intelligence pleine des paroles de son époux ; on ne les comprend qu'en elle et que par elle. Jésus se savait, se voulait continué par une Église, destinée à Le perpétuer sur la terre ; de chacune de ses paroles Il a prévu, Il a voulu, avant les siècles à venir, la longue histoire à travers la vie de son Église ; Il les a dites telles qu'il fallait les dire pour amener, justifier cette histoire ; en les prononçant, Il voyait ces phrases si simples, rapprochées les unes des autres au cours des siècles, préciser le contenu théologique qu'Il y avait mis, se formuler dogmatiquement, s'élaborer en un exposé systématique complet de Dieu et du monde. Cet écho indéfini, cette expansion progressive de ses préceptes et de ses exemples, Il les voulait aussi essentiellement qu'Il en voulait l'application limitée faite, en fonction de leurs idées, par les Juifs, ses auditeurs. Lui seul, Dieu et homme, était capable de créer ainsi une langue théandrique qui, toujours identique à elle-même, serait contemporaine de toutes les époques, parce qu'adaptée par une Église indéfectible, plénitude du Christ.

Ces principes élémentaires de la théologie de l'Église sont familiers à notre pensée catholique ; et cependant, nous nous surprenons tous bien souvent à n'avoir pas le courage de les appliquer résolument dans le détail de notre exégèse quotidienne. Naturellement nous sommes portés à la méthode exégétique plus facile pour la raison humaine, qui est celle du protestantisme, du rationalisme. Nous voudrions, dans cet article, préciser cet examen de con-

science, marquer les exigences de notre point de vue catholique ; nous voudrions montrer comment et pourquoi une intelligence protestante, conséquente avec elle-même, et une intelligence catholique, consciente de ses principes, aboutissent logiquement à comprendre l'Évangile, *jusque dans les moindres détails,* d'une façon essentiellement différente ; nous voudrions faire voir, dans l'interprétation même des textes, que le concept d'Église continuant le Christ n'est pas une seconde idée s'ajoutant du dehors à l'idée du Christ, mais une idée intimement unie à celle-ci, faisant corps avec elle, en d'autres termes, que le concept d'Église n'intervient pas seulement à propos de quelques textes concernant la fondation de la société chrétienne, mais apparaît être une lumière nécessaire à l'intelligence *adéquate* de tous les textes évangéliques. Tout se tient dans notre foi ; et on n'arrive pas à comprendre le Christ en étant d'abord rationaliste, puis protestant, et enfin catholique ; on ne lit bien l'Évangile qu'en étant, dès le début, intégralement catholique.

Le chrétien, catholique ou protestant, peut ouvrir ses Évangiles pour deux motifs : par besoin religieux, pour recevoir à genoux, dans la lecture et la méditation, la doctrine de vie qui sauve, qui sanctifie ; par besoin théologique, pour justifier historiquement, en les retrouvant dans les paroles mêmes du Christ, les dogmes qu'il croit et les institutions dont il vit. Or, dans les deux cas, catholiques et protestants se distinguent nettement les uns des autres ; chaque fois qu'ils se penchent sur un texte évangélique, soit pour croire et prier, soit pour remonter aux origines chrétiennes, ils s'orientent vers des interprétations divergentes et les synthèses élaborées par eux seront finalement inconciliables. Ces deux cas seront successivement considérés dans cet article.

I.

Niant l'Église, du moins comme essentielle à l'œuvre du Christ, le Protestantisme, pour retrouver le Maître, doit remonter vingt siècles ; tout ce qui est venu après Jésus

n'a aucune garantie, peut avoir déformé sa pensée, appauvri sa vie. Si Luther se bornait à rejeter le Moyen-Age, le protestantisme contemporain, plus logique que Luther, ne croit rejoindre le Christ qu'au premier siècle, au delà des grands Conciles, au delà des Catacombes, au delà des Apôtres.

Cet idéal protestant est bien exprimé par un écrivain contemporain, protestant libéral très connu, Paul Wernle *(Die Quellen des Lebens Jesu* 1904, préface) :

La grande question : « que fut Jésus » préoccupe les hommes de notre temps, plus que ceux de n'importe quelle génération antérieure. Alors que les institutions et coutumes anciennes s'effondrent, et que semblent poindre les grands progrès, que tous espèrent mais que personne ne connaît, les regards se fixent sur Jésus plus avidement que jamais. Nous sentons profondément, mieux encore que nous ne le comprenons, que, en ce moment même, il a quelque chose à nous dire, que c'est de lui que nous avons besoin.

Mais il ne peut nous parler, que si nous le comprenons tel qu'il est. Nous ne sommes que trop exposés à nous créer un Christ à notre image, à lui prêter, inconsciemment peut-être, les sentiments et les pensées de notre propre cœur. Et dès lors ce ne sera plus que notre propre écho que nous percevrons dans l'histoire ; nous resterons en nous et n'apprendrons, ne recevrons rien de celui qui est hors de nous et au-dessus de nous. Voilà pourquoi nous avons un besoin absolu du contrôle rigoureux de la recherche historique, qui s'efforce de retrouver, de voir Jésus, indépendamment de nos vœux et désirs, dans le cadre de son époque, comme un personnage historique nettement dessiné.

Et plus nettement encore dans sa conclusion (p. 81-87), l'auteur affirme son point de vue. C'est le point de vue qui, depuis Ritschl (1822-1889), domine le protestantisme libéral : Dieu s'est révélé aux hommes dans l'âme du Christ, âme divine en ce sens que Dieu s'exprime en elle et par elle ; en effet, de toutes les âmes humaines qui ont paru dans l'univers, celle qui a le mieux compris Dieu et le monde en Dieu, c'est Jésus ; à travers vingt siècles remonter jusqu'à Jésus, Le retrouver tel qu'Il fut pour revivre ses sentiments, pour faire nôtres ses désirs, ses aspirations, son idéal, c'est là le devoir essentiel de la religion. Et comme, seule, la recherche historique nous permet de retrouver dans le passé, de comprendre intimement un être qui a vécu il y a vingt

siècles, *la recherche historique prend, dans ce système, une valeur religieuse essentielle.*

Tout autre est notre attitude catholique. Quand nous voulons prier, nous allons à nos textes évangéliques avec toute notre foi du XX^e^ siècle, avec toute la doctrine que nous transmet, en 1926, la Sainte Église catholique. Nous lirons, par exemple, dans la salutation de l'Ange à Marie, dans la plénitude de grâce qu'il vénère en elle, non pas seulement ce que pouvaient soupçonner les premiers lecteurs de S. Luc et S. Luc lui-même, des grandeurs de la mère de Dieu, mais tous les privilèges que la piété mariale de l'Église a trouvés dans ce texte et formulés dogmatiquement au cours des siècles.

Éclairée par les remarquables progrès du culte de la Sainte Vierge dans l'Église, la piété catholique peut, aujourd'hui plus distinctement qu'autrefois, retrouver dans le don de sa mère fait par Jésus à Jean, représentant l'humanité, la maternité spirituelle, la médiation de grâce de Marie; par ce privilège en effet Marie apparaît pleinement « notre mère », selon la précision croissante de vingt siècles de progrès dogmatique explicitant, éclairant la parole divine, « *Ecce mater tua* ».

Quand le catholique rencontre dans l'Évangile trois exigences de Jésus, trois sentences (ou groupes de sentences) apparemment isolées, fortuites, occasionnelles, sentence sur l'abandon des biens propres exprimée nettement aux disciples dès leur premier appel, sentence sur les eunuques du royaume de Dieu jetée un jour, comme au hasard, en termes voilés, sentences enfin, fréquentes mais vagues, sur la volonté humaine devant renoncer à s'appartenir pour se borner à « servir », précisées seulement plus tard par les épîtres apostoliques dans le sens d'une volonté se sacrifiant, se perdant pour n'être plus que l'expression de la volonté de l'Église du Christ, quand le catholique rencontre ces trois conseils, dispersés, sans lien visible entre eux, c'est de l'Église qu'il apprend que ces trois conseils se groupaient, se synthétisaient, ne faisaient qu'un dans la pensée de Jésus, devaient, dans son inten-

tion, fonder la voie unique des trois conseils évangéliques. Il appartiendra à l'historien catholique de justifier ce groupement non pas comme s'*imposant* historiquement, mais seulement comme historiquement possible, historiquement *légitime ;* la justification totale est l'interprétation même de l'Église.

Le protestantisme *libéral* moderne n'a pas seulement creusé un abîme entre l'Église d'aujourd'hui et l'Église primitive, il a séparé le Christ de ses apôtres, des interprètes inspirés qui nous ont transmis sa pensée. Les Évangiles peuvent être, d'après lui, des auxiliaires pour retrouver, pour deviner le Christ ; ils ne sont pas l'expression authentique, divinement garantie, de sa doctrine et de sa vie ; il faut les dépasser, eux aussi, pour arriver à la lumière, au Maître de lumière. Pour nous, catholiques, au contraire, le même Jésus qui a parlé selon le hasard apparent des circonstances aux Galiléens et aux Judéens de l'an 29, Celui qui a dû adapter sa pensée à leur état d'âme, à leurs idées, à leurs dispositions mesquines et changeantes, est aussi Celui qui a inspiré les quatre Évangélistes, qui leur a fait pénétrer de mieux en mieux le sens, la portée des paroles entendues jadis de Lui, qui leur a donné l'intelligence plus pleine de chaque sentence par la lumière de l'ensemble, par la leçon des événements. C'est dans nos Évangiles inspirés que sa pensée est pleinement exprimée comme Il voulait la voir exprimée (telle parole de Jésus ne prit un sens pour ses apôtres qu'après sa mort), c'est dans nos Évangiles qu'elle est synthétisée, systématisée comme Il voulait la voir synthétisée.

Si donc — comme plusieurs exégètes le croient — le premier évangéliste a joint au discours prononcé par Jésus sur la montagne d'autres discours du Maître prononcés en d'autres circonstances, pour en former la magnifique synthèse que nous possédons (Mt V-VII), nous savons, nous catholiques, que par là il réalisait enfin pleinement la pensée du Maître ; nous en concluons que Jésus, lorsqu'il faisait aux Galiléens de foi faible des discours partiels, fragmentaires, mieux à leur portée, avait en vue ce groupement, cette

synthèse de ses paroles qu'Il inspirerait un jour à son Évangéliste.

De même encore, la « prière du Seigneur », laissée par Lui à son Église, est bien celle que l'Église a choisie, celle du premier Évangile, quand bien même on démontrerait que la formule de S. Matthieu est la combinaison apostolique d'une formule plus courte, de cinq demandes, (Lc XI 2-4) proposée un jour par Jésus, avec deux autres demandes isolées, prescrites par Lui en d'autres circonstances. En rapprochant, en groupant les sept demandes, l'Église apostolique a réalisé l'intention première de Jésus, formé la vraie oraison dominicale, destinée à l'Église entière de tous les temps. L'œuvre des apôtres est inséparable de celle du Maître.

Et de même aussi si l'apôtre S. Jean a revêtu de son style et éclairé, précisé à la lumière de soixante ans d'histoire de l'Église, les discours réellement entendus par lui jadis de la bouche du Sauveur, il a donné par là à l'enseignement de Jésus précisément la forme que Jésus avait en vue, pour la diffusion universelle de sa pensée, au delà du cercle étroit des premiers auditeurs judéens.

Bref, le catholique sait que l'expression inspirée de la parole de Jésus en est l'expression définitive, officielle, voulue par le Maître, supérieure même, en un certain sens, à ce que les Juifs ont entendu de sa bouche. Ce serait une erreur, une idée trop humaine, de croire que nous posséderions mieux la pensée de Jésus si nous gardions, sténographiées jour par jour, toutes les paroles qu'Il a prononcées ici-bas. Ce serait méconnaître la pleine valeur de l'inspiration scripturaire, ignorer l'union indissoluble du Christ et de ses apôtres. Jésus vient à nous par ses quatre évangélistes inspirés ; c'est par eux qu'Il veut parler à l'Église de toutes les époques, de toutes les régions du monde, jusqu'à la fin des temps.

Concluons : le protestant qui prie rejoint Jésus uniquement et exclusivement par l'histoire ; le catholique Le rejoint d'abord et essentiellement par l'Église, et c'est par elle, avec elle qu'il lit ses Évangiles. Nous croyons, nous,

atteindre mieux notre Sauveur, le vrai Christ de l'histoire, à la lumière de l'enseignement actuel de l'Église, de son dogme explicitement défini, de sa morale synthétisée, de son ascétisme formulé par vingt siècles de sainteté, qu'en faisant l'effort personnel de nous transplanter au premier siècle, de nous donner une âme de Juif de l'an 29, de revivre l'impression des premiers disciples du Maître. Si utile, si nécessaire que soit pareil effort du point de vue de notre sincérité d'historiens catholiques, religieusement il ne nous enrichit pas, il nous restreint ; il nous limite en effet, plus ou moins, à ce que perçurent explicitement, distinctement, les contemporains du Sauveur, données explicites seules — ou à peu près — accessibles à l'histoire. Or la pensée de Notre-Seigneur dépasse infiniment le sens qu'ont pu y découvrir explicitement ses premiers auditeurs ; eux-mêmes n'auraient pu détailler, formuler nettement tout ce qu'en fait ils avaient reçu de Lui, tout ce que, par Lui, ils connaissaient implicitement, possédaient réellement de la vérité catholique. L'avenir devait manifester de plus en plus la richesse infinie de formules à première vue limitées aux circonstances immédiates, au milieu juif, au premier siècle. Le Christ a fait grandir en Lui l'Église ; par elle, Il nous rapproche de plus en plus du sens vrai, total, de ses paroles d'autrefois ; par elle Il nous en rapprochera toujours davantage, afin que peu à peu la pensée humaine grandisse jusqu'à la plénitude de la pensée du Christ, *usque ad mensuram plenitudinis Christi*.

Certes, il reste souverainement bienfaisant pour l'historien catholique de constater, au premier siècle, l'éternelle identité du Christ avec Lui-même, malgré la différence du milieu, du cadre, des idées ambiantes, de découvrir concrètement comment ces grandes idées, dont vingt siècles ont vécu, semblaient n'être au début que d'humbles conseils pratiques pour des Juifs de l'an 29, de sentir à travers les siècles cet admirable lien de l'Église vivante, qui nous rattache à nos origines. Mais tout de même il n'y a pas là pour nous de gain religieux — dogmatique ou moral — essentiel, et le

croyant catholique n'a pas besoin d'être historien pour lire en chrétien ses Évangiles.

II

Il faut aller plus loin ; ce ne sont pas seulement deux piétés qui s'opposent, ce sont aussi deux exégèses critiques. Nous voudrions établir, dans cette seconde partie, que *l'histoire* elle-même, l'histoire purement scientifique des origines chrétiennes, sera traitée tout autrement selon que l'historien est catholique ou protestant, *selon qu'il croit ou non à une Église continuant le Christ.* Le même texte évangélique sera perçu avec des nuances différentes, selon qu'il apparaît comme une leçon confiée à une Église, chargée d'en dégager le sens de plus en plus explicitement au cours des siècles, ou comme une phrase isolée, fermée, épuisée par l'intelligence explicite qu'en eurent les premiers auditeurs, livrée aux hasards de l'interprétation d'un avenir inconnu.

Pour éclairer cet exposé une observation préliminaire est nécessaire. L'histoire des origines de notre foi aboutit toujours, en dernière analyse, à ce problème fondamental : qu'a pensé Jésus? Sur chaque point dogmatique, — personnalité du Sauveur, Église fondée par Lui, sens de sa mort, terme eschatologique de son action, etc. — la question décisive reste toujours la même : quelle fut, en ce point, l'intention, la conviction profonde, la « conscience » de Jésus? Logiquement menée, toute vraie discussion entre la foi et le rationalisme ne se dénoue pas au IV^e^ siècle, ou au II^e^, ou à l'époque apostolique ; elle finit par se heurter au mystère essentiel, central : la « conscience de Jésus ».

Or comment parvenir à comprendre la conscience de Jésus ? Comment pénétrer le sens, la portée de ses paroles, de ses actions, selon toute la pensée, toute l'intention qu'elles *supposent* et *révèlent ?* Il est trop clair que j'interprèterai tout autrement ces paroles selon que j'y vois — avec les protestants — une leçon qui doit se suffire à elle-même, être capable de se défendre elle-même contre tous les caprices

de l'interprétation individuelle, contre tous les hasards des événements futurs, être assez explicite et formelle pour imposer à tous les esprits de tous les temps l'évidence de son contenu, ou selon que j'y découvre — avec les catholiques — une leçon remise à une Église ayant mission de continuer le Maître, une leçon assez adaptée aux auditeurs contemporains pour leur donner, à leur façon, toute la substance du dogme révélé, assez supérieure à eux pour orienter progressivement l'Église vers une intelligence toujours plus profonde, toujours plus explicite de la vérité reçue, une leçon susceptible d'être contemporaine de tous les temps tout en restant liée à son sens primitif (1).

Deux exemples préciseront notre pensée. Considérons d'abord l'enseignement de Jésus sur lui-même — sa nature divine —, sur son œuvre — l'Église —. Dès le début, certains aprioristes, plus métaphysiciens qu'historiens, seront désappointés : l'enseignement de Jésus n'apparaît avoir ni avec le passé, ni avec l'avenir, les rapports qu'ils avaient rêvés. Ni avec le passé, car, quelque transcendant qu'il se montre dans son milieu, Jésus a voulu être de son temps, et

(1) On sait que l'exégèse catholique est accusée par les Modernistes de découvrir dans les textes scripturaires des dogmes, des doctrines de l'Église, que les textes ne renferment pas, auxquels l'écrivain sacré, auxquels Jésus lui-même n'ont jamais pensé. C'est contre cette assertion que sont dirigées les pages qui vont suivre. L'opposition des deux points de vue, moderniste et catholique, est en effet radicale, absolue ; pour les Modernistes, le sens ecclésiastique n'est aucunement dans le texte, ni explicitement, ni implicitement ; notre exposé, au contraire, tend à montrer comment l'exégèse catholique — à la lumière de la vie et de la doctrine de l'Église — arrive à voir *légitimement, historiquement,* tout le sens, toute la portée des paroles du Sauveur, arrive à dégager les immenses conséquences qui y étaient incluses *logiquement, organiquement,* et que le Seigneur *prévoyait, voulait, avait en vue.* Tout notre travail a comme base le concept de la transcendance de Jésus, transcendance *de sa pensée* éclairant et dépassant à la fois ses auditeurs, transcendance de ses *formules,* ne livrant pas d'emblée leur infinie richesse mais la dégageant plus clairement de siècle en siècle ; et cette richesse n'est pas apportée du dehors, elle est réellement incluse dans le texte lui-même, remis dans son contexte *total.*

c'est dans le cadre éminemment juif du Messianisme et de l'Apocalyptique qu'Il a présenté à ses contemporains sa personne et son œuvre; ni avec l'avenir car, quelque actuel qu'il soit, Jésus n'est pas apparu en notre siècle, n'a pas eu nos contemporains pour auditeurs, et les formules par lesquelles Il exprime sa divinité et fonde son Église sont loin d'avoir la netteté doctrinale et la précision métaphysique de notre théologie scolastique.

Eh bien, supposons deux historiens étudiant critiquement cet enseignement de Jésus, un catholique comprenant toutes les exigences et les ressources de sa position, un protestant honnête et loyal, mais rivé à son point de vue confessionnel.

Comment le catholique jugera-t-il l'enseignement de Jésus? Il marquera d'abord nettement ce qui sépare Jésus de tout homme. Ici-bas, un homme, fût-il un génie, domine rarement sa propre pensée, dont les principes profonds peuvent lui rester inconscients, il ne domine jamais l'avenir de son enseignement, qui lui échappe dès qu'il est formulé ; sait-il même ce que, dans un siècle, l'histoire aura fait de ses idées les plus chères? Jésus, étant homme-Dieu, domine son enseignement et dans sa valeur intime et dans sa puissance d'action sur l'homme. Créateur de l'homme et pénétrant, jusque dans ses derniers replis, la nature humaine, il sait tout ce que représente de force de vie et de pensée la moindre idée, le moindre sentiment déposé par Lui dans l'âme de ses disciples. Maître de l'avenir, Il sait sous quelle forme — forme de pensée ou forme d'action, rite, prière ou précepte — Il doit communiquer aux hommes telle vérité, pour que, se développant selon la nature de l'homme, elle progresse sans cesser d'être elle-même et s'explicite tout en restant identique. Jésus ne livre pas sa doctrine aux hasards de l'histoire, qui, fatalement, en dissiperaient ou déformeraient certaines parties, Il ne la livre pas aux caprices de l'interprétation individuelle, qui, même contrainte par des accumulations d'évidences, a encore le privilège de s'aveugler ; Il se sait continué par une Église, son épouse, qui Le **comprend à un mot, à un geste, que Lui-même connaît**

d'avance et dans son être actuel et dans son devenir, dans laquelle Il demeurera vivant jusqu'à la fin des temps.

Voilà pourquoi la révélation, strictement complète et achevée, que Jésus laissa à son Église, ne devait pas, ne pouvait pas être achevée d'une façon tout humaine, comme le serait une doctrine philosophique laissée par un penseur à ses disciples, mais d'une façon beaucoup plus profonde, plus vivante, plus humaine et divine à la fois ; ce penseur en effet n'est qu'un point dans l'histoire et qui va disparaître ; Jésus commande à l'avenir et dirige Lui-même la destinée des paroles qu'Il lui a confiées. Seul, Il est capable de jeter dans l'humanité une doctrine si parfaitement adaptée à la psychologie de l'homme, à l'évolution humaine, qu'elle grandisse, progresse avec les hommes sans cesser d'être elle-même, — parce que seul Il a le secret de la vie, seul Il voit l'arbre dans sa semence. Sans doute pareil genre d'enseignement est inouï, unique ; mais le Christianisme n'est-il pas la seule religion divine, et l'âme du Christ n'est-elle pas unique dans l'histoire ?

Supposons à présent un historien protestant, qui va à l'étude de l'enseignement de Jésus, non plus avec toute la synthèse catholique, mais avec ses lumières théologiques incomplètes, tronquées, avec, en revanche, un sens critique très pénétrant, acquis *exclusivement* au contact de l'histoire profane. Si Jésus, se dit-il, est le fondateur conscient de la religion chrétienne, si le dogme central de cette religion est l'Incarnation et si sa forme essentielle est (selon les catholiques) l'organisation ecclésiastique, Jésus doit avoir placé le dogme de sa divinité à la base de son enseignement, avec la même clarté explicite que les philosophes apportent à l'idée essentielle de leur doctrine, Il doit avoir longuement et patiemment organisé son Église avec la même précision que mettent les hommes d'action à réaliser l'œuvre qui doit leur survivre. Il répugne aux lois de la psychologie que celui qui sait et prétend enseigner ce qu'il sait, que celui qui veut et prétend réaliser ce qu'il veut, ne recherche pas la forme d'enseignement la plus

explicite, la forme d'action la plus directe. Cette règle d'appréciation critique, notre historien ne la raisonne même plus ; elle est devenue « instinct » chez lui ; ne l'a-t-il pas appliquée avec succès dix fois, cent fois, chaque fois que, étudiant un penseur ou un homme d'action, il s'est essayé à remonter de leur œuvre jusqu'à l'intime de leur âme ?

Pour un esprit ainsi disposé, l'enseignement de Jésus, tel que le rapportent nos documents les plus anciens, nos trois Évangiles synoptiques, devient psychologiquement inintelligible, invraisemblable : si Jésus avait cru à sa nature divine, s'Il avait voulu une Église avec pape et évêques, n'en n'aurait-Il pas, en bonne psychologie humaine, parlé plus clairement, plus fréquemment, plus formellement, de façon à rendre toute hésitation impossible ? N'aurait-Il pas vigoureusement prémuni ces points essentiels de sa doctrine contre tout hasard de l'avenir ? Il en a dit trop peu pour *s'imposer* à l'histoire. Mais d'autre part s'Il n'a pas cru à sa propre divinité, s'Il n'a pas rêvé d'une société fondée par Lui, comment s'expliquer tel ou tel texte plus explicite, jeté comme au hasard dans l'Évangile ? Il en dit trop pour permettre une négation sereine et tranchante. Impuissante à résoudre pareille contradiction, l'histoire protestante n'a plus qu'une hypothèse : les documents ne nous transmettent pas l'enseignement de Jésus pur de tout alliage, mais déjà déformé par les appoints de la conscience chrétienne. En conséquence, dans ces Évangiles écrits trente ou quarante ans après la mort du Maître, les historiens libéraux s'étudieront à discerner, par des critères subjectifs, des couches successives ; quelques paroles plus formelles du Christ, l'élevant au-dessus de la nature humaine, deviendront les premières formules d'une théologie hellénique, qui veut exalter le Maître disparu ; certains textes plus explicites de Jésus sur la forme de son Église apparaîtront comme la trace des premiers essais d'organisation au sein des communautés chrétiennes. Peu à peu, faute d'une hypothèse constructive totalement cohérente, l'histoire protestante du Christ se transforme en his-

toire rationaliste ; ceux qui refusent d'admettre une Église perpétuant le Christ sont amenés à nier sa divinité et le surnaturel lui-même ; sans la foi à l'Église, la foi à l'Évangile ne subsiste pas longtemps.

Proposons un second exemple, plus précis et plus concret. Le soir qui précéda sa passion, réalisant une promesse antérieurement faite, Jésus prit du pain, le bénit, le rompit en disant : « Ceci est mon corps... », du vin en disant : « Ceci est mon sang... », Et c'est tout.

Devant ce récit très simple trois attitudes (1) ont été prises :

1° L'attitude des rationalistes. Il est impossible, disent-ils, que de si simples mots, jetés comme au hasard, aient pu avoir le sens formidable que l'Église catholique y a découvert. Si Jésus avait voulu véritablement établir un tel miracle perpétuel, Il aurait insisté sur la portée de son acte, l'aurait longuement commenté, précisé théologiquement, afin de ne laisser aucun doute, aucune objection dans l'esprit des siens. Il a fallu plusieurs siècles, affirment-ils, pour que ces mots prennent aux yeux des Chrétiens le sens net, précis, théologique, qui est depuis lors traditionnel. N'est-il pas probable que la parole de Jésus, simple allusion symbolique à sa mort imminente, a peu à peu été mal comprise et finalement dénaturée par ses disciples ? Ce qu'Il a voulu dire au juste nous échappe dans le recul de l'histoire ; mais tout sens symbolique est plus vraisemblable qu'un sens aussi extraordinaire attribué à une phrase *si courte*, si peu explicitée, si peu accentuée par son auteur.

2° L'attitude de quelques catholiques. Partageant inconsciemment certains préjugés protestants, oubliant trop

(1) Il est sans doute superflu de prémunir le lecteur contre une interprétation inexacte de notre exposé. Il est trop clair que nous montrons nettement que les textes de la Cène *considérés en eux-mêmes*, contiennent réellement la doctrine eucharistique ; nous voulons seulement bien marquer qu'ils n'*imposent* historiquement leur sens vrai qu'à condition de n'être pas séparés de leur contexte naturel, voulu par Celui qui est inséparable de son Église.

que le Christ est continué pas une Église, ils jugent nécessaire de retrouver dans les paroles de Jésus toute la précision théologique, toute la netteté dogmatique de l'enseignement eucharistique d'aujourd'hui ; ne réussissant pas, malgré leur dialectique, à presser à ce point le texte évangélique, ils imaginent volontiers des explications ultérieures, des précisions rigoureuses données par le Christ à ses disciples. Mais dès lors ils se condamnent à ne plus comprendre historiquement, à rejeter comme inadmissible la lente et magnifique précision théologique du dogme eucharistique, naissant de la parole de Jésus et s'efforçant de dégager philosophiquement et théologiquement toute la valeur, tout le sens d'une parole qui nous dépassera toujours.

3° La vraie attitude catholique. Jésus domine le présent et l'avenir. Il sait qu'Il reste avec son Église, dans son Église, pour garder, pour formuler lui-même les vérités qu'Il jette comme au hasard. Il sait ce qu'il faut dire aux siens pour que la *substance du dogme* soit dès le début saisie, assimilée par eux, devienne principe agissant de pensée féconde et de vie profonde ; et Il sait ce qu'il faut laisser au progrès de l'avenir, aux recherches de la pensée philosophique enrichissant son Église, aux intuitions mystiques de l'amour de ses saints. Il voit dans l'avenir sa parole pieusement recueillie, de mieux en mieux comprise et éveillant jusqu'à la fin des temps une intelligence eucharistique de plus en plus vive, de plus en plus rigoureuse, et, en même temps, de plus en plus aimante. Quand ils tâchaient de s'exprimer à eux-mêmes la pensée eucharistique du Maître, les apôtres ne limitaient pas la communion de la Cène à ce qu'ils en eussent pu formuler conceptuellement; *ils avaient nettement conscience* du don reçu, de la vérité partiellement inexprimable déposée en eux ; pour le reste, ils s'en rapportaient à Celui qui sait, qui *sait* dans son Église jusqu'à la fin des temps. Par cette foi confiante qu'ils comprenaient être riche de promesses d'avenir, ils s'orientaient, ils orientaient l'Église vers le remarquable progrès de la piété eucharistique qu'ils entrevoyaient, devinaient dans ce que leur âme éprouvait.

C'est donc parce que nous comprenons que Jésus, par son Église, domine l'avenir, que nous atteignons, comme historiens, la vraie interprétation, l'interprétation catholique du récit de la Dernière Cène, que nous *voyons* clairement, *historiquement,* qu'elle est la *seule* interprétation légitime. Le Christianisme forme un ensemble : rien ne peut en être isolé ; et le dogme de l'Église nous aide à retrouver dans la formule de la Cène le dogme eucharistique.

De toute façon nous aboutissons au même principe fondamental : la psychologie humaine de Jésus est unique dans l'histoire. Seul en effet Il réunit en Lui deux aspects opposés : d'une part Il est dans l'histoire, vraiment homme comme chacun de nous ; d'autre part Il domine l'histoire, seul capable de rester présent à l'avenir. Il est dans l'histoire, c'est-à-dire Il est réellement et pleinement homme, ayant l'imagination, les sentiments, les pensées d'une âme humaine, portant dans son langage, dans son caractère individuel, les traits de la race dont Il est sorti, subissant les influences du milieu où Il a vécu, gardant l'impression de la nature qu'il a contemplée et aimée. Homme, Il a été préparé, formé par le passé de son peuple ; les Juifs du premier siècle ont retrouvé en Lui l'âme israélite qui était la leur, nourrie de la parole divine de l'Ancien Testament ; dès lors nous ne nous étonnerons pas de constater combien, à première vue, Jésus paraît explicable par sa nation, son milieu, son éducation religieuse. Mais regardons de plus près et nous serons émerveillés de découvrir combien, en même temps, Il *dépasse* ce qui paraît l'expliquer. Il voulut être de son temps certes, mais Il a une façon d'être de son temps qui en fait notre contemporain, notre compatriote à tous. Il sembla laisser ses disciples dans leur milieu, à peine conscients de ce qui les distinguait de leurs frères d'hier ; et cependant Il les en avait séparés radicalement, leur avait fait une âme catholique, foncièrement identique à la nôtre.

Jésus est dans l'histoire, c'est-à-dire Il parlera à ses contemporains leur langue habituelle, entrera dans leurs idées, dans leur état d'esprit ; Il semblera ne penser qu'à

eux, ne parler que pour eux. Et les rationalistes se sont penchés sur ces formules, les ont pesées et ont conclu : « Vous voyez bien ; c'est un Juif qui parle à de pauvres paysans et pêcheurs de sa patrie et de son temps, et qui n'a pas la moindre idée de l'auditoire mondial, de durée illimitée, auquel vous croyez ses paroles destinées ». Regardez de plus près et vous verrez avec quelle sagesse divine Il oriente leurs esprits vers cet avenir de l'Église ; examinez ces paroles après vingt siècles de Christianisme et vous comprendrez qu'elles sont ce qu'il fallait dire à ces humbles de Galilée, pour les amener à fonder cet avenir, qu'ils ne pouvaient alors qu'entrevoir confusément.

Jésus est dans l'histoire et dès lors ses paroles auront leur histoire ; elles susciteront des institutions, des rites, des dogmes ; et il viendra des hommes qui prétendront que ces institutions, ces rites, ces dogmes n'expriment pas la pensée du Christ, ne répondent pas à sa parole. Et de fait, si Jésus n'était qu'un homme, si nous avions à Le juger *uniquement* d'après l'analogie humaine, il serait parfois difficile d'admettre que par de si brèves paroles, si formelles qu'elles soient, jetées comme en passant, Il ait voulu préparer de tels effets. Mais Jésus *dominait* l'histoire ; et dès lors il voyait d'avance dans l'histoire le retentissement de chacune de ses paroles, de chacun de ses gestes ; Il savait qu'Il serait là dans son Église pour s'interpréter Lui-même et faire réaliser à chacun de ses mots toute la valeur de pensée et de vie voulue par Lui dès l'origine.

Nous sommes au point culminant ; nous ne pouvons pas comprendre comment Jésus *est* dans l'histoire si nous ne comprenons *en même temps* qu'Il *domine* l'histoire. Si Jésus ne dominait pas l'histoire, c'est-à-dire s'Il *n'était* pas *perpétuellement* dans l'histoire, Il n'aurait pas pu parler comme Il a parlé, Il n'aurait pas pu être dans l'histoire lors de sa venue comme il a été dans l'histoire. Supposer, comme le font les protestants, un *Jésus isolé* qui jette ses paroles dans le monde et puis s'en va, sans rester dans son Église, c'est se condamner à rendre Jésus contradictoire, être amené à nier sa divinité.

CONCLUSION

Voilà donc ce qui nous distingue essentiellement, nous, catholiques, des chrétiens protestants ; nous croyons Jésus continué par son Église, à la fois dans l'histoire et dominant l'histoire. Dès lors il n'y aura pas une des paroles, pas un des actes de Jésus que nous ne comprenions différemment ; eux n'y verront jamais que l'expression rigoureuse, explicite, d'une pensée totalement interprétée par les circonstances immédiates, bornée à un temps, à un espace déterminé ; nous y verrons toujours *l'adaptation* à un auditoire restreint, limité, d'une pensée qui dépasse infiniment ces circonstances contingentes, et qui embrasse l'Église entière et l'Église éternelle ; dans ces humbles sentences, nous chercherons à découvrir, non seulement le conseil précis, immédiat, explicite donné à quelques Galiléens, mais surtout cet élément plus profond, plus délicat, qui *dès lors* faisait vivre aux disciples immédiats la substance du dogme nouveau et qui *plus tard,* au cours des siècles, allait dévoiler toute sa plénitude dans l'enseignement de l'Église catholique.

Au delà de cette conclusion immédiate, nous en entrevoyons — au terme de cette étude — une autre plus large, plus essentielle encore : s'il faut reconnaître que des apologistes maladroits ont parfois, par une fausse conception de leur foi, rétréci, diminué l'histoire, il est plus vrai encore que l'histoire des origines chrétiennes n'est complète, achevée, lumineuse que dans la synthèse catholique. Tandis que la science non-catholique est poussée d'hypothèse partielle en hypothèse partielle, sans trouver le point central d'où jaillit la lumière sur l'ensemble, l'historien catholique constate que, dans la synthèse que forme la lumière de la foi et sa sincérité d'historien, il atteint la vérité intégrale, profonde. Il croit dans l'unité de sa pensée, trouvant la foi dans l'histoire et l'histoire dans la foi. Il voit que, là où il s'arrête comme historien, la foi vient merveilleusement parfaire son œuvre, que l'hypothèse, que la foi seule le met à même de poser et de réaliser dans les faits, est la

seule légitime, la seule vraie hypothèse. Loin d'être troublé par ces accusations de « pensée enchaînée » qui résonnent à son oreille, il prend conscience qu'il n'est pleinement, intégralement historien, que parce qu'il est croyant, et que la foi, bien comprise, loin de l'assujettir, élargit et libère sa pensée. *Veritas liberabit vos*...

J. LEVIE, S. I.